

PAUL PASCON

Chargé de cours de Sociologie Rurale
à
l'Institut de Sociologie de Rabat

LES RUINES
D'AGOUITIR DE KHNIFIS
PROVINCE DE TARFAYA
(SANTA CRUZ DE MAR PEQUENA)

Bibliothèque Maison de l'Orient



150555

PREFACE

Cinq années après le rattachement de la Province de Tarfaya au Maroc indépendant, les études archéologiques systématiques n'ont pas débuté dans cette province. Pourtant, durant ces cinq années, un nombre considérable d'articles de presse et d'études historiques, scientifiques ou polémiques, ont trouvé dans le Sahara occidental marocain une matière non encore épuisée.

On pourrait penser que la pauvreté des vestiges construits ne justifie pas l'organisation d'expéditions scientifiques dans une région ingrate et de circulation difficile. Il n'en est rien : les sites archéologiques déjà reconnus au nombre d'une douzaine, méritent au moins une première description pour préparer les fouilles à venir. L'histoire particulièrement mouvementée de la côte du Sahara occidental d'autre part donne à penser que les sites à découvrir sont nombreux, soit en des lieux très différents de ceux déjà connus, soit à proximité immédiate.

Pour la seule province de Tarfaya, c'est-à-dire l'espace du territoire situé entre le cours de l'Oued Dra et le parallèle 27° 40' à l'Ouest du méridien 8° 40', il semblerait nécessaire d'entreprendre une étude descriptive des lieux et monuments suivants : embouchure de l'Oued Dra, Blaya Tantane, Tantane, le mausolée du Cheikh Ma el Aïnin à Tantane, Tilemsoun qui doit certainement présenter un grand intérêt, Lmesseid, Abattih, El Khaloua, l'embouchure du Chbeika, Ras Akhfennir, toute la lagune de Khnifis, le château de Victoria Port à Tarfaya. Une première reconnaissance à partir des photographies aériennes permettrait déjà si l'on disposait de clichés à petite échelle, de reconnaître les zones les plus intéressantes.

En ce qui concerne l'archéologie préhistorique, la plupart des vallées visitées présentent une grande richesse. L'industrie lithiques à partir de silex taillés y est très abondante dans les gisements de surface.

La note que l'on va lire ci-dessous — qui devait primitivement paraître sous forme d'article — n'a pas d'autre objectif que d'attirer l'attention des archéologues sur la province de Tarfaya. L'auteur en effet n'est ni archéologue, ni historien, il demande ici l'indulgence des spécialistes. Poursuivant d'autres recherches dans cette zone, il se permet, en aparté, de signaler à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de visiter ce pays, le champ qui peut être ouvert à leur activité. Peut-être aussi les administrateurs et les militaires qui vont prendre là-bas une charge difficile trouveront matière à meubler leurs loisirs, non point pour entreprendre des fouilles — ce qui demande des compétences particulières — mais au moins pour reconnaître des sites.

(Mars 1963)

PAUL PASCON

I - INTRODUCTION

Les recherches archéologiques dans la province de Tarfaya n'ont pas connu l'essor qu'elles méritaient dans une région aussi riche d'histoire. On retiendra pour cause l'évidente nécessité dans laquelle s'est trouvée l'Espagne de soustraire aux puissances limitrophes les informations politiques qui pouvaient être utilisées contre elle, dans une partie du monde où l'argument historique est souvent invoqué pour fonder le droit.

La province de Tarfaya, ancienne marche de l'empire colonial espagnol et partie du rideau de protection militaire et diplomatique des îles Canaries, a été pratiquement fermée à la recherche archéologique avec l'occupation de Cap Juby le 29 juin 1916. Nous sommes paradoxalement mieux informés sur les événements qui se sont produits dans cette province à la fin du XIX^e siècle que dans la première moitié du XX^e.

Durant le Protectorat de l'Espagne, les recherches n'ont pas été nulles loin de là et certains chercheurs espagnols, tels M. J. Caro Baroja pour les Sciences Humaines, se sont fait connaître par la qualité de leurs travaux. Si d'intéressantes études historiques et diplomatiques ont été entreprises, fort peu de chose a transpiré en ce qui concerne les vestiges archéologiques et historiques.

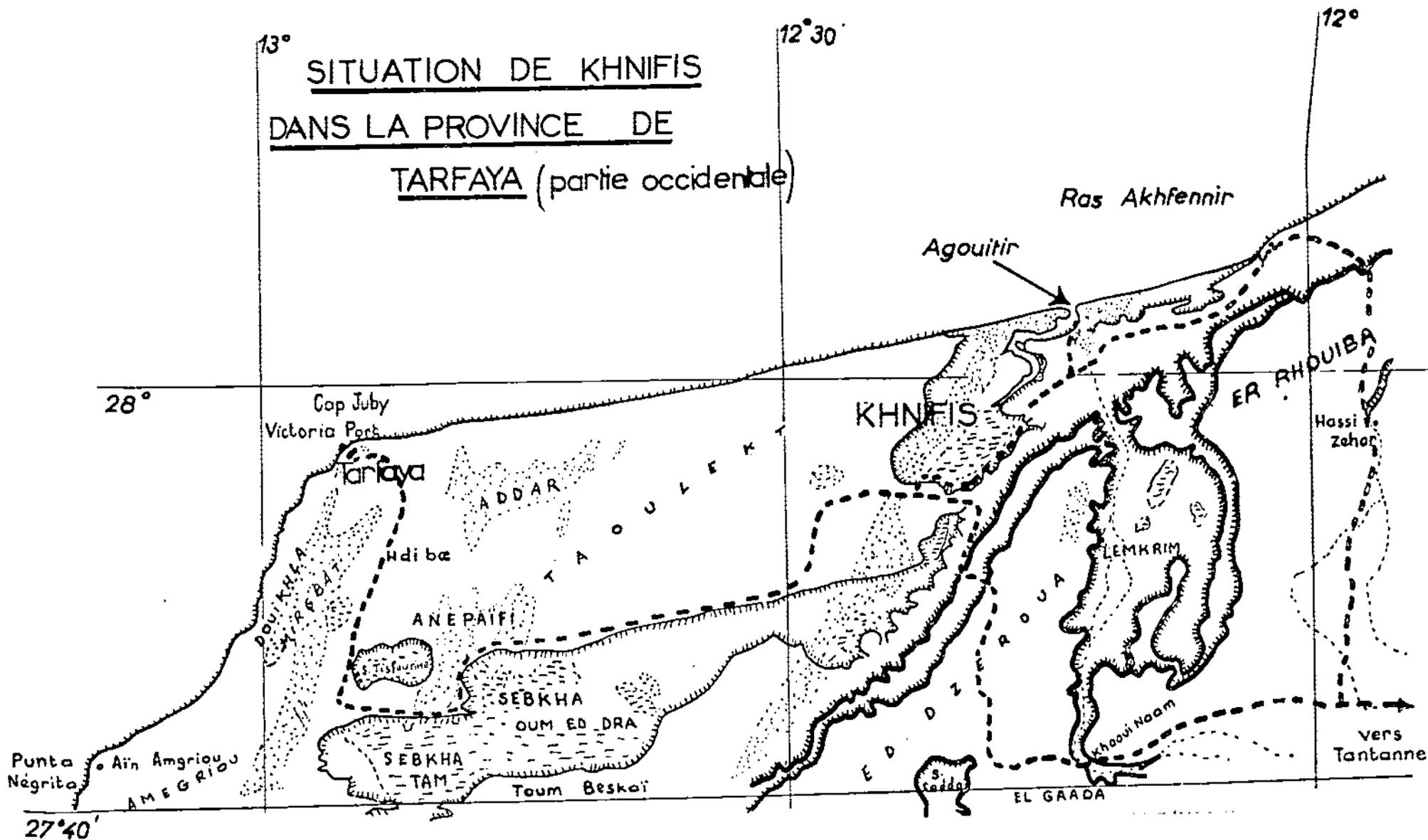
Pourtant, la province de Tarfaya ne manque pas de lieux remarquables où pourraient se porter des investigations archéologiques et historiques. La plupart de ces sites se trouvent dans la zone côtière qui, longtemps, a été un lieu d'échange entre les navigateurs étrangers et les transporteurs-nomades du Sahara Occidental. Chacun des accidents qui rompent la monotonie de la côte atlantique au sud de l'Oued Dra présente peu ou prou un intérêt historique : Plage de Tantanne (Uina, Meano), embouchures des oueds (Shbika, el Amra, Ouair-Zehar), Cap de Ras Akhfennir, lagune de Khnifis (Mar Pequena), Cap Juby (Fort Victoria), Punta Negrita... (cf. carte 1).

Dans la plupart de ces lieux, la vie semble s'être concentrée. La superposition des vestiges conservés en un même endroit durant plusieurs siècles y exagère l'apparente intensité de l'occupation humaine.

On trouve parfois dans un rayon de 500 mètres des tentes, des cabanes de pêcheur, des ruines de cahutes en pierres sèches, une ruine de comptoir espagnol, des tombes récentes, des tombaux et monuments lithiques du Sahara ancien, des ateliers de pierres taillées néolithiques. Les morts et leurs vestiges humanisent, plus que les vivants peut-être, des lieux qui autrement nous paraîtraient particulièrement ingrats. La fidélité avec laquelle les populations successives se sont installées sur ces mêmes lieux nous assure que, de tout temps, elles y ont trouvé de particulières commodités.

La lagune de Khnifis située entre l'embouchure de l'Oued Dra et le Cap Juby est un de ces lieux remarquables.

Dans le cadre de la mission organisée par l'Institut Scientifique Chérifien au mois d'avril 1961, il nous a été donné de visiter rapidement cette lagune et d'y découvrir les ruines d'une tour dont il n'a plus été fait mention à notre connaissance depuis l'équipée du Colonel de l'armée belge Lahure, le 16 septembre 1888.



Carte 1

La thèse de P. de Cenival identifiant ces ruines à celles du château de Santa Cruz de Mar Pequeña (1) mettait fin, scientifiquement du moins et au profit du Maroc, au différend entre ce pays et l'Espagne, à propos de la situation d'Ifni. Il manquait une découverte matérielle du château: c'est chose facile, depuis le 15 avril 1958, date du rattachement de la Province de Tarfaya au Maroc indépendant, cette région est rouverte à la recherche archéologique. Mais si le différend diplomatique est clos et la lagune de Puerto Cansado identifiée à Mar Pequeña, l'énigme scientifique demeure: les ruines de la tour sont-elles celles du château qu'Herreda bâtit vers 1476, ou les vestiges des constructions successives faites vers 1500 et 1524 ?

Les quelques documents que nous avons pu recueillir et le produit de rapides consultations faites sur les ouvrages existants à Rabat permettront de remettre à jour un problème oublié depuis 1934.

A l'heure où nous mettons sous presse nous apprenons la sortie de l'ouvrage de J. L. Miège « Le Maroc et l'Europe » t. III qui apporte dans un paragraphe relatif à « l'Espagne et Santa Cruz » pp. 320 à 330 une large moisson de documents diplomatiques. Nous n'avons pu en tenir compte dans la rédaction de cette note.

(1) Hespéris t XXXI 1935 - pp. 19 - 66.

II - DESCRIPTION DES LIEUX

Situation générale

Les ruines d'Agoutir qui se dressent sur le rivage de la lagune de Khnifis sont situées au fond de la première boucle du bras de mer qui pénètre à l'intérieur des terres. La position approximative de la tour ruinée est en latitude de 28° 2' 28" et en longitude ouest de 12° 13' 4".

La lagune de Khnifis, la seule indentation profonde de la côte située entre l'embouchure de l'Oued Dra et Cap Juby, se trouve à environ 77 km à l'est de Tarfaya à vol d'oiseau et 180 km de Lanzarote de l'archipel des Canaries, soit 97 milles marins.

Par la piste on peut accéder facilement à la lagune par la piste Tantanne-Tarfaya, soit par l'ancienne piste de Khaoui Naam, auquel cas on parvient à l'ancienne base de sondage italienne dite de Puerto Cansado au fond de la Sebkhia qui fait suite à la lagune, soit par la nouvelle piste, parfois impraticable en raison de l'ensablement, qui passe par Hassi Zehar. La lagune est à environ 250 km de Tantanne et 100 km de Tarfaya par la piste (voir la carte 2).

Situation dans la lagune

La lagune de Khnifis comprend deux parties : la lagune d'eaux vives (El Karaan) qui se présente comme un bras de mer trois fois recourbé et qui s'enfonce dans la côte avec une orientation générale NNE-SSW la Sebkhia Tazra qui occupe la partie sud de l'ensemble de la lagune et qui ressemble à un lac salé. Par marée d'équinoxe l'Océan vient battre jusqu'au rivage sud de la Sebkhia mais le reste du temps, seules les eaux vives du bras de mer sont affectées par le balancement des marées.

Le bras de mer comprend lui-même deux parties : une partie à l'intérieur des terres principalement occupée par des hauts fonds en faciès de sansouire (Dzair) une partie plus proche du goulet où le ressac se fait beaucoup mieux sentir et où la sansouire est presque absente. C'est le rivage de cette dernière partie du bras de mer, à moins de 2 km de la côte et dans l'alignement du goulet que se trouvent les ruines.

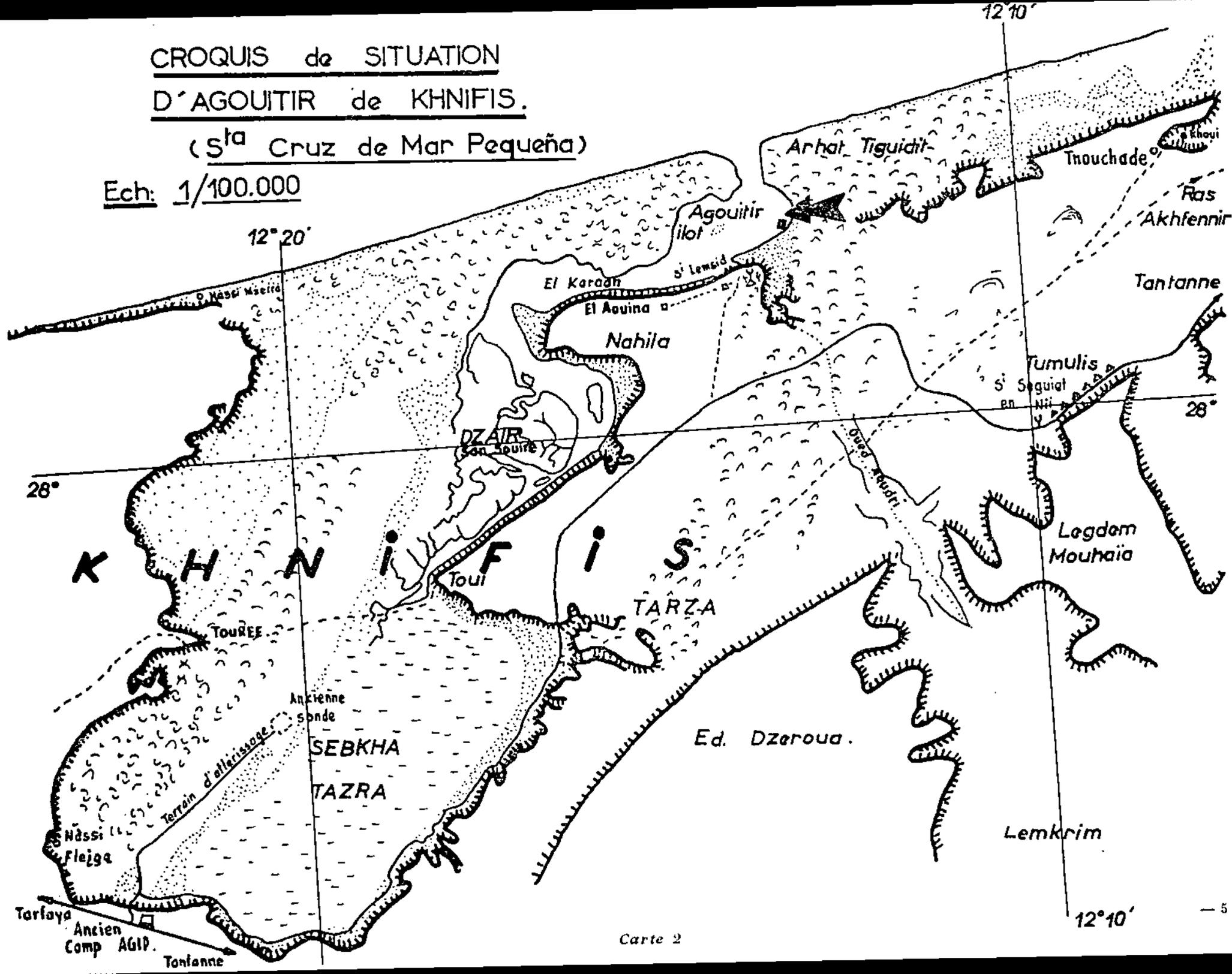
Relief général

Lorsque l'on examine plus largement le relief alentour on remarque que la lagune de Khnifis fait partie d'un système de Sebkhia situé entre Ras Akhfennir et Hassi Mzeïra. Alors que la côte de la province de Tarfaya est formée tout au long de l'embouchure de l'Oued Dra à Punta Negrita, par une falaise vive de 8 à 30 mètres de haut, entre Ras Akhfennir et Hassi Mzeïra, de part et d'autre de la lagune de Khnifis, la côte est basse et la falaise se trouve largement en retrait, au Sud des Sebkhia Khoui, Naïla et Tazra. Cette falaise en retrait, si elle demeure vive encore, n'est plus attaquée par le mouvement de la mer mais par le souffle des alizés venant du NNE et qui se maintiennent l'année durant dans cette zone. C'est que le vent est très travailleur dans la province de Tarfaya. A Khnifis même, on prendra pour preuve de cette activité l'amoncellement de dunes qui a été bâti par les alizés à partir des terrains dénudés par le recul de la falaise. La lagune d'eaux vives et la Sebkhia sont ainsi serrés dans deux énormes bancs de sables qui parviennent même à créer des barcanes au-dessus de la falaise.

CROQUIS de SITUATION
D'AGOUITIR de KHNIFIS.

(S^{ta} Cruz de Mar Pequeña)

Ech: 1/100.000



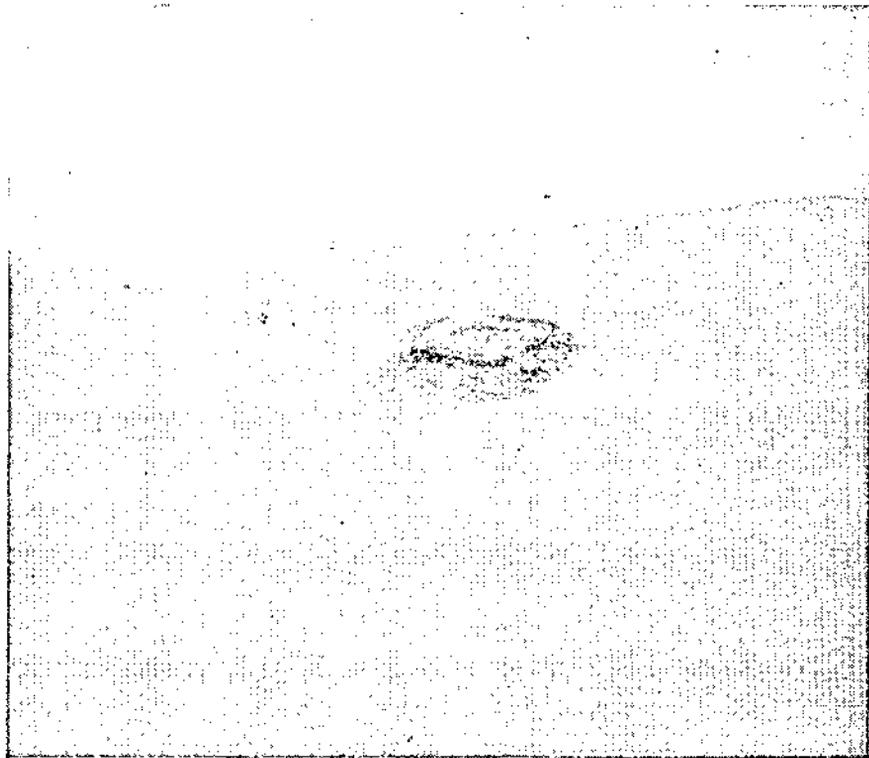
Les ruines d'Agoutir se trouvent à la confluence de deux systèmes géomorphologiques différents : la lagune de Khnifis d'une part et l'Oued Aoudri d'autre part.

L'Oued Aoudri n'est autre que la vallée inférieure de l'Oued Khaoui Naam qui traverse du sud au nord la province de Tarfaya autour du méridien 12° 10'. On sait que dans cette région les lits des cours d'eau sont généralement secs, mais on trouve nettement dans la vallée de l'Oued Aoudri des traces des crues violentes qui, tous les cinq ou dix ans, dévalent de la hammada et parviennent à emporter le bouchon de sable accumulé sur la rive sud du bras de mer.

Description des ruines

Les vestiges, tels qu'ils apparaissent aujourd'hui, représentent le haut d'une tour carrée qui serait enfouie dans le sable jusqu'au niveau des meurtrières.

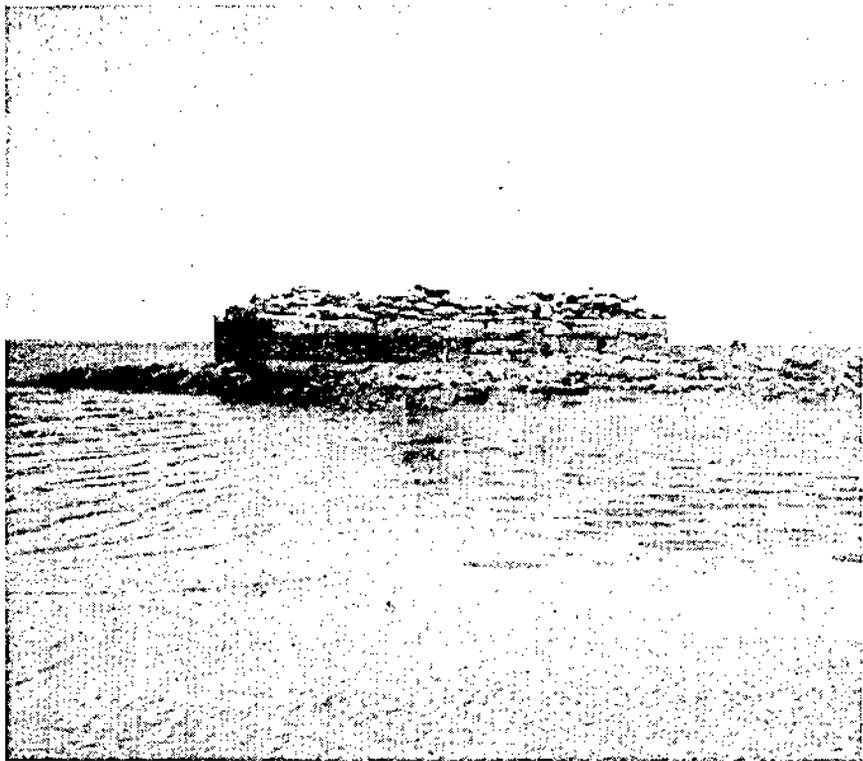
La partie visible ne dépasse le sol que de 1 m 80 et la continuité des murs n'est pas interrompue au niveau du sol : j'ai gratté avec les moyens dont je disposais au pied de l'angle et j'ai mis en évidence le prolongement de l'arête et non des fondations.



Vue aérienne des ruines d'Agoutir (avril 1962)

A marée basse, l'ensemble de l'édifice apparaît sur un banc de sable couvert d'un amoncellement de rochers épars, vestiges probables du faite de la tour. Il semble qu'aux marées d'équinoxe la tour est presque entièrement recouverte : on peut constater la présence de balanes jusqu'au-dessus des meurtrières. Sur les photographies aériennes prises par l'Institut National Géographique en 1958, la tour n'est pas visible, la mer devait entièrement la recouvrir lors de la prise des clichés.

La tour mesure 830 cm de côté avec des murs d'une épaisseur de 200 cm. L'intérieur à peu près carré également, est jonché de lourdes pierres provenant probablement de la chute des parements intérieurs des murs supérieurs. Des traces d'une rampe hélicoïdale pour servir à l'ascension dans la tour apparaissent par endroits.



Vue par la façade sud - marée basse

Cinq meurtrières par côté (soit vingt en tout) s'ouvrent à l'intérieur de la tour au niveau du plancher actuel dont j'ai dit plus haut qu'il était fait de la chute des pierres et ne peut donc être assimilé au plancher d'origine.

Ces meurtrières plongent vers le dehors comme si elles étaient disposées au faite d'une tour de 4 à 5 mètres de hauteur. Aujourd'hui elles débouchent presque au niveau du sol (0 m 50).

Les meurtrières ont une ouverture de 50 cm sur 25 cm à l'intérieur et une bouche extérieure de 50 cm sur 10 cm. Elles sont orientées radialement par rapport au centre de la tour et les angles-morts sont très faibles, vu le grand nombre de meurtrières et la largeur de leur ouverture. (Voir cliché 3).

A l'intérieur, le dessus des meurtrières constitue le faîte du mur principal de la tour. Au-dessus de ce mur, une murette, fort délabrée, dont seule la base subsiste, a été construite avec des matériaux moins choisis et plus réduits. Alors que le mur principal de la tour est bâti en pierres sèches avec des moellons taillés mesurant en moyenne 100 cm x 100 cm x 50 cm (le plus gros visible mesure 260 x 100 x 45), la murette ne comporte pas de pierres dépassant 50 cm, la plupart ne sont taillées que sur une seule face et elles sont maintenues entre elles par un liant qui semble être de la chaux. Ces matériaux sont des grès à stratification entrecroisée identiques aux roches que l'on peut trouver alentour dans la falaise, provenant de dunes consolidées et que l'on connaît dans le nord du Maroc sous le nom de « pierre de Rabat ».

Aux quatre coins de l'évidement central de la tour, sur la table du mur principal sont forés quatre trous cylindriques de 22 à 25 cm de diamètre, d'une dizaine de centimètres de profondeur et dont la fonction pouvait être de maintenir des mâts verticaux. La tour était-elle coiffée d'une pergola protégée par une murette ?

Du point de vue technique, la partie visible de la tour est de très belle facture. L'importance des moellons et leur ajustement entre eux attirent l'attention. Souvent, les meurtrières sont taillées au sein d'une seule pierre ou à cheval sur deux moellons dans le sens vertical (voir cliché 4).

Les faibles moyens dont je disposais sur place ne m'ont pas permis d'explorer suffisamment ces vestiges pour répondre aux questions les plus importantes : hauteur de la tour, présence ou absence de salle au-dessous du plancher actuel, mode d'accès à la tour, orientation de l'ouverture principale. Des fouilles ultérieures pourraient trancher sur ces points et peut-être permettre de recueillir des objets. La collecte que j'ai pu faire autour et dans la tour a donné de maigres résultats : fragments de poteries vernissées en vert, morceaux de ferrailles et de cuivre rouillés, quelques clous.

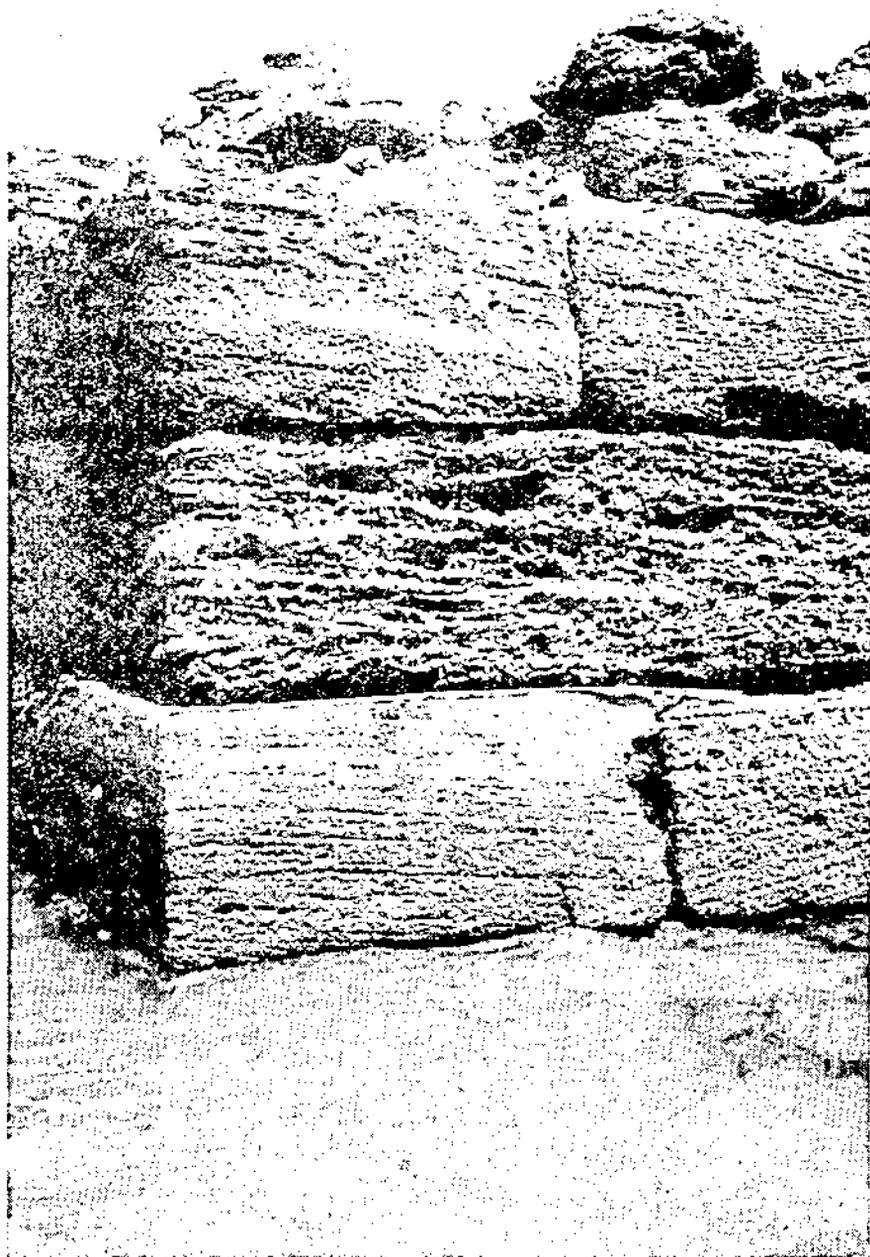
On trouvera dans les croquis ci-joints des éléments qu'il aurait été inutilement long d'exposer ici (voir plan des ruines d'Agouitir).

Relations des habitants du pays

Les populations semi-nomades installées à proximité des mines d'Agouitir appartiennent à la tribu des Mejjat, partie de la confédération des Tekna du Sahel. Les informations qu'ils donnent sur les vestiges de la tour ne sont pas sans intérêt. L'un des interlocuteurs, âgé d'une cinquantaine d'années, rapporte que le père de son grand-père a commercé avec des « Portugais » qui occupaient cette tour. On sait la facilité avec laquelle on attribue sur l'ensemble du territoire marocain chaque vieille bâtisse à l'activité des « bortguiz », mais sans accorder trop de

valeur à cette déclaration sur la nationalité des anciens occupants de la tour, on peut noter avec intérêt le fait que dans la tradition orale des Mejjat, des commerçants étrangers venaient commercer avec les habitants du lieu, à partir de cette tour, autour des années 1880. Je pense que la date n'est pas à prendre en considération avec toute rigueur, disons que l'informateur rejette ces relations commerciales avant l'occupation moderne de la Province de Tarfaya par les Espagnols (29 juin 1916).

A propos des produits échangés, mon informateur principal n'est pas pris de court : « les bortguiz » achetaient des peaux, de la laine, des moutons, du bois, du charbon de bois et se ravitaillaient en eau douce. Ils ne faisaient pas la guerre, la tour n'était qu'un comptoir de commerce où vivaient quelques hommes, les barques à voiles entraient dans la passe et venaient jusqu'à la tour. Les « bortguiz » vendaient du sucre, de la semoule, de l'huile, des tissus et des objets de métal. »



(Cliché 3) - Vue de l'intérieur de la tour vers le nord-ouest Q : les meurtrières



(Cliché 4) - Angle sud-ouest de la tour - marée moyenne

Ainsi, les produits échangés à cette époque seraient ceux qui sont échangés aujourd'hui à Tarfaya entre les nomades et les commerçants. Que faut-il en conclure ? L'informateur replace-t-il les échanges entre ses aïeux et les « bortguiz » dans son cadre de référence moderne ou répète-t-il effectivement ce que ses aïeux lui ont transmis ? On ne tranchera pas sur ce point.

Informations sur les lieux alentour et toponymie

La visite des lieux autour des ruines d'Agouitir ne manque pas d'intérêt tant pour leurs richesses en vestiges historiques que pour les éléments toponymiques que l'on peut relever.

Tout d'abord, à propos du nom même des ruines. La tour ruinée s'appelle *Agouitir*, tout comme le goulet de la lagune (*foum agouitir*), l'ensemble de l'entrée de la lagune et la région avoisinante. Dans ce mot on peut retrouver le mot *Agadir* dont la linguodentale sonore *D* s'est assourdie en *T* au contact de la semi-voyelle vélaire *W*.

La transformation d'Agadir en Agouitir ne peut s'expliquer que par l'arabisation d'un diminutif. Agadir ferait un diminutif berbère en *tagadir*, en arabe cela donne *Agouidir* d'où le mot *Agouitir*.

Rappelons qu'Agadir signifie forteresse. M. E. Destaing, dans son étude sur la *tachelhit* du Sous, note « fort (forteresse, endroit élevé, fortifié), *agadir* ; pluriel *igidar*, *igudar* ».

Dans cette région, l'arabisation d'un mot berbère est chose courante. Aujourd'hui les populations *tekna* au sud de l'Oued Dra parlent exclusivement l'arabe, et souvent le dialecte *hassania*, mais émaillent leur conversation de mots berbères. A *Khnifis* même le vocabulaire est largement marqué par le berbère, les *Mejjat* désignent la plupart des poissons qu'ils pêchent par des noms berbères. Tout ceci tend à prouver que si ces populations ont autrefois parlé le berbère, il n'en reste plus que quelques traces aujourd'hui.

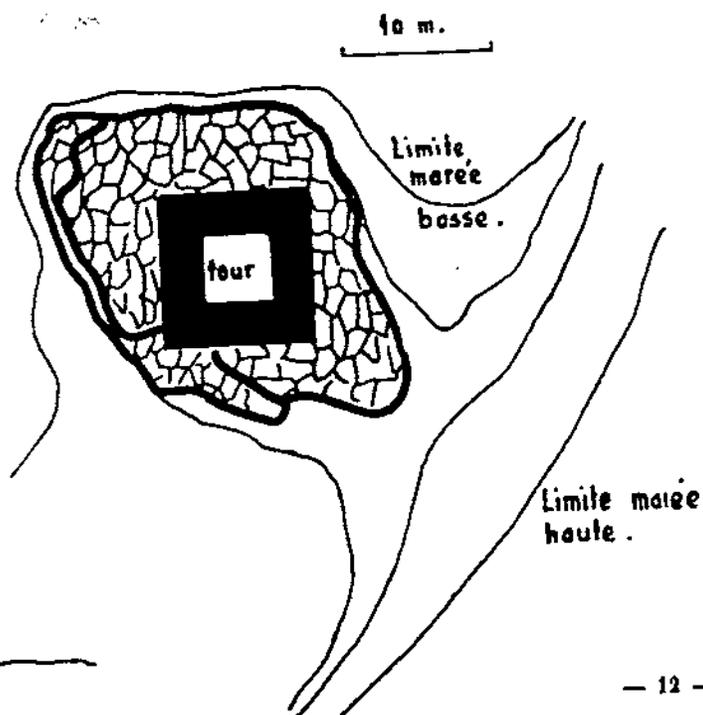
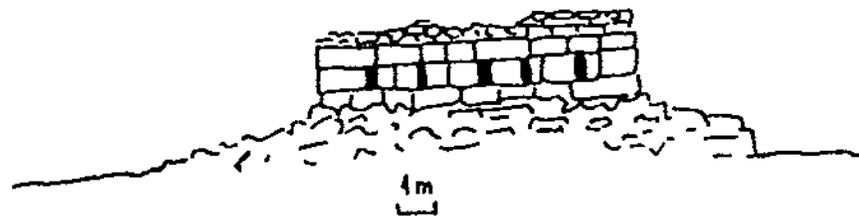
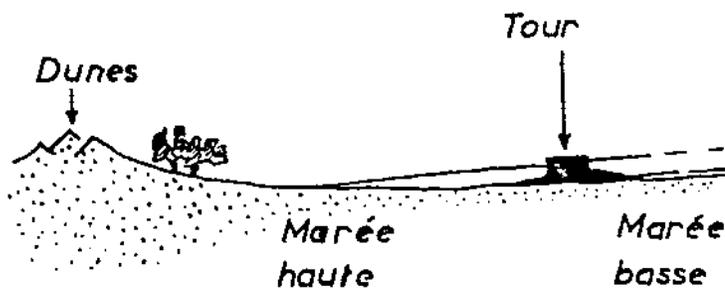
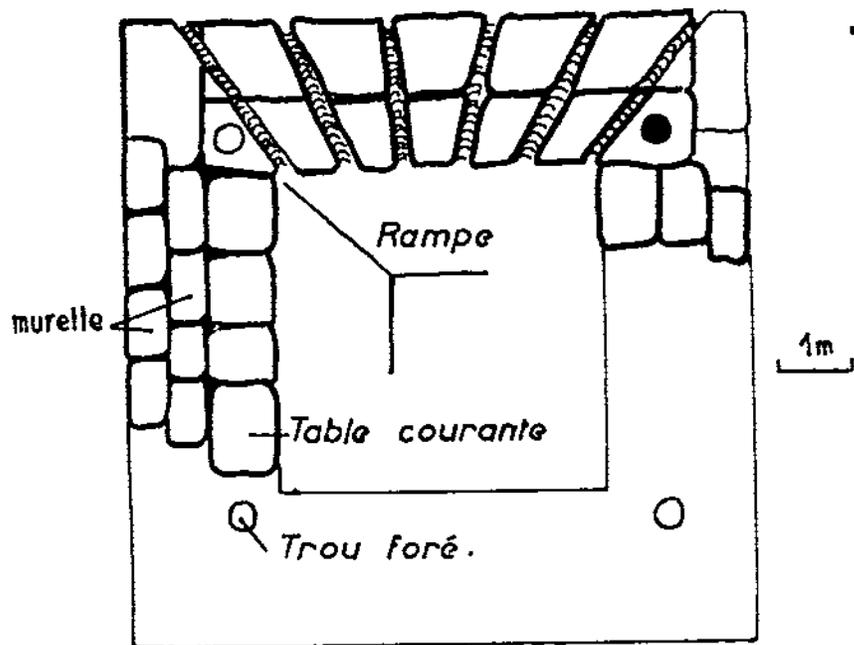
L'hypothèse que l'on peut formuler à propos d'Agouitir est la suivante : les populations qui se sont succédées sur la lagune ont connu au moins deux forteresses ou que celle-ci est bâtie sur les ruines d'une forteresse plus importante et que la construction de la forteresse, dont les ruines ont été décrites ci-dessus, s'est produite après l'arabisation des populations locales.

En effet, sur la base purement linguistique il ne peut y avoir eu qu'une seule forteresse sinon on l'aurait appelée soit *Agadir*, si les populations parlaient berbère, soit *Ksar* ou *Hosn* (comme dans *Foum el Hosn* porté *Foum el Hassane* sur les cartes) si ces populations parlaient arabe. L'emploi du diminutif suppose une comparaison. On voit mal pourquoi un diminutif serait utilisé pour désigner une tour qui dépasse très largement en importance tous les édifices construits par le *Mejjat*, lesquels ne s'élèvent pas au-dessus de la taille d'un homme.

Sans accorder trop de valeur à une interprétation qui prend pour base les seules données linguistiques, j'é mets l'hypothèse qu'il existe peut-être une autre forteresse ou que celle-ci est bâtie sur les ruines d'une forteresse plus importante et que la construction de la forteresse, dont les ruines ont été décrites ci-dessus, s'est produite après l'arabisation des populations locales.

Non loin des ruines, sur le plateau, le lieu dit *Sidi Lemsid* réclame l'attention. Autour et sur d'anciens tumuli s'est établi un cimetière où les *Mejjat* et autres nomades de passage, enterrent actuellement leurs morts. Ce *Sidi Lemsid* dont on dit qu'il est décédé de mort violente à la suite d'un combat, serait à rapprocher d'une série de tumuli en pyramide à trois étages située un peu plus à l'intérieur des terres, à 6 km de là, au lieu dit *Sidi Seguiet en Nij*. La tradition orale veut

— Plan des ruines
d' AGOUITIR .



que soient enterrés à cet endroit de preux combattants montés sur des chevaux à une époque où les chevaux existaient en grand nombre dans la région. Ces cavaliers se seraient battus contre « des gens venus de la mer ».

Parmi les autres détails remarquables à signaler, je citerai un amas de pierres sur une petite île en face des ruines de la tour et que l'on ne peut décrire comme une enceinte qu'avec beaucoup d'imagination. Cette île est pratiquement recouverte à marée haute lorsque la mer ne brise pas sur les pierres les plus hautes.

Enfin, il faut mentionner la source d'El Aouina (la petite source) dont on dit qu'elle était plus généreuse autrefois et moins saumâtre. Cette source est située très près de Sidi Lemsid et d'Agoutir dans le milieu de la falaise. Elle est alimentée par la même nappe que Hassi Fleiga, Hassi Tiguidit, Tenouchad et Khoui.

III - DESCRIPTIONS ANCIENNES DU SITE

Le site d'Agoutir a été visité de nombreuses fois dans l'histoire par des voyageurs étrangers. C'est que la lagune ne manque pas d'intérêt ni d'attraits. La sansouire offre des pâturages et peut-être même des lieux de nidification à d'énormes troupes de flamants roses, la pêche est très abondante dans la lagune et la pénétration de ce bras de mer, qui peut sembler au prime abord un fleuve, a retenu maints voyageurs. Enfin la crique a pu offrir dans le passé un refuge à des embarcations que la barre ne rebutait pas.

Mais tous les visiteurs n'ont pas laissé de description du site et des ruines d'Agoutir ou s'ils en ont laissé elles ont disparu ou sont conservées dans des lieux difficilement accessibles.

Une étude de tous les textes connus serait très fructueuse. Je n'ai malheureusement pas pu aller très loin dans cette voie et, désireux d'attirer l'attention sur ces ruines sans plus attendre, je me suis laissé aller à la facilité de compiler les cimpilateurs.

C'est surtout à partir de 1860 que les voyageurs, traversant la Province de Tarfaya, nous font connaître leurs observations. En effet le traité hispano-marocain signé le 26 avril 1860 à Tétouan et reconnaissant à l'Espagne un privilège sur les pêcheries dans le sud du Maroc, ouvre la voie à l'exploration commerciale des puissances européennes. Français, Espagnols, Portugais, Anglais, Belges, vont tenter l'aventure d'installer sur la côte d'Afrique des comptoirs pour court-circuiter le commerce transaharien et vendre leurs produits.

Le 26 février 1865 *Gatell* traverse par voie de terre un bras de mer à l'ouest de Cap Akhfennir qu'il nomme Atgila. Sa relation de voyage paraît dans le bulletin de la Société Géographique de Paris en octobre 1869 sous le titre « l'Oued Noun et le Tekna ».

Le commandant *Jaudènes* en 1882 reconnaît les lieux par voie de mer et rapporte qu'il existe à proximité de la baie deux forteresses l'une au sud, l'autre à l'ouest. Parmi les noms de lieux cités dans son mémoire on relève Aïn Viu Agrigas (lire Aïn Grouguiâ), Aïn Ajanafes (lire Aïn Khnifis), puits Tigdidit (aujourd'hui Tiguidit), Aïn Nahila et Nahila et Nahila et Kbir que l'on peut rapprocher du toponyme moderne Nahila et de la source et Aouina de Nahila. La notation est d'ailleurs meilleure que celle portée sur la carte au 1/100.000 de l'I.G.N. qui porte Naila. Nahila en effet, signifie : aiguade, abreuvoir, lieu du désert où s'arrêtent les voyageurs. Cela prouverait en tous cas qu'il y avait deux sources à Nahila en 1882, il n'en existe plus qu'une aujourd'hui, la plus petite des deux, Aouina. Enfin, le commandant *Jaudènes* nous révèle un fait important, c'est que près de la petite source existait un lieu dit « souq-er-Roumi », c'est-à-dire marché du chrétien.

De Lanzarote, Maria Manrique Saavedra, le 7 octobre 1882 vient visiter la lagune dite Puerto Cansado, dresse le plan d'une enceinte carrée de 900 pieds et déclare que cette enceinte est Santa Cruz de Mar Pequeña. Le commandant *Jaudènes* dira plus tard qu'il s'agit d'une seule des deux forteresses qu'il a vues, celle du sud.

Le 15 août 1883 *Donald Mackenzie* traversant la région par voie de terre décrit dans la lagune de Puerto Cansado les ruines d'un vieux château et parle de Khnifis et Nailah.

Le 16 septembre 1888 le colonel de l'armée belge *Lahure* visite Puerto Cansado. « Au Nord et dans les rochers qui bordent la crique, écrit-il, on trouve quelques traces de murailles en ruines ; au sud, en retrait de la plage, les restes d'un vieux fort carré en pierres qui attestent bien là une ancienne installation européenne ».

En conclusion de ces brèves informations laissées par quelques-uns des voyageurs qui ont visité la lagune à la fin du XIX^e siècle, on peut dire qu'il existait déjà un vieux château ou une forteresse et d'autres constructions généralement dénommées enceintes. Enfin, l'un des voyageurs, venu des Canaries, n'hésite pas à identifier ces vestiges comme ceux de Santa Cruz de Mar Pequeña. Cependant des contradictions, peut-être apparentes, sont à noter entre les différentes descriptions. Par exemple, pour Jaudènes, les ruines les plus au sud sont celles mesurées par Saavedra et forment une enceinte de 900 pieds alors que pour Lahure les vestiges les plus au sud sont ceux d'un « vieux fort carré en pierres » qui doit être celui que j'ai visité.

Pour mettre de l'ordre dans ces différentes relations de voyage, nous pouvons supposer qu'il existe au total trois vestiges :

- 1 — des traces de murailles dans les rochers qui bordent la crique ;
- 2 — un vieux fort carré sur la plage ;
- 3 — une enceinte de 900 pieds au sud.

Selon qu'on fait la reconnaissance par voie de mer ou par voie de terre, telle ou telle ruine attire l'attention :

Jaudènes aurait vu 2 et 3 ;

Saavedra aurait visité 3 ;

Mackenzie parle de 2 ;

Lahure décrit 1 et 2.

Enfin, bien que les descriptions soient très différentes, il se peut que les vestiges 1 et 3 soient ceux d'un même établissement.

Pour ma part, je n'ai vu que la tour carré (2), mais les faciès et l'ensablement ont pu varier notablement depuis cette époque

IV - LES COMPTOIRS EUROPEENS SUR LA COTE ATLANTIQUE DU SAHARA (1)

Les incursions étrangères sur la côte atlantique du Sahara sont très anciennes, mais elles ne se sont développées et systématisées qu'après l'occupation des îles Canaries par l'Espagne.

On sait que dès le XII^e et le XIV^e siècle les navigateurs génois, castillans et portugais croisaient dans les parages des « îles fortunées » pour tenter de s'en approprier la découverte. Mais cette priorité de découverte ne suffit pas puisque le pape Clément VI ayant donné à un amiral de France, Louis de la Cerda la principauté des îles de la Fortune (15 novembre 1344), les rois de Castille et du Portugal protestent auprès de l'autorité papale et revendiquent des droits justement fondés sur la priorité de cette découverte. En fait, personne ne prenait le risque de s'aventurer jusqu'aux îles Fortunées et d'y prendre pied et, en définitive, seule l'occupation pouvait fonder l'appropriation.

C'est un gentilhomme normand, Jean de Bethencourt qui entreprendra la conquête des îles. Pour y parvenir, il prête hommage à Henri III de Castille qui accepte vers la fin de l'année 1402. Dans les années qui suivirent, Jean de Bethencourt développa son activité tout au long de la côte. Il avait l'intention, disent ses historiens, de « visiter la côte du Cap Cantin jusqu'au Cap Bojador afin d'y trouver un bon port possible à fortifier, y avoir l'entrée du pays et y faire payer tribut s'il se pouvait ». Le 6 octobre 1405, Jean de Bethencourt débarque à Cap Juby volontairement ou poussé par les vents on ne sait, mais il en profite pour pénétrer à huit lieues à l'intérieur du pays et faire une razzia dont il ramènera des esclaves

Pour la mise en valeur des Canaries et par suite de l'extermination des populations Guanches qui s'y trouvaient lors de l'arrivée de Jean de Bethencourt un fort besoin de main d'œuvre se fait sentir. Comme les Castillans sont peu enclins à venir s'expatrier dans les îles fortunées, la recherche des esclaves est ouverte après ce premier rapt.

A partir de 1424 et jusqu'en 1480 le conflit entre l'Espagne et le Portugal fait rage dans cette partie de la côte africaine. En effet, comme il restait encore en 1424 une des grandes îles des Canaries non occupée, les autres appartenant à l'Espagne, l'infant du Portugal essaie de conquérir l'île en 1424-1425 : il échoue. Par intrigue, la couronne du Portugal obtient de Maciot de Bethencourt, cousin et successeur du conquérant, qu'il cède au profit du Portugal les droits qu'il prétend posséder sur les îles. Le conflit né de cette prétention est soumis au pape qui reconnaît, au concile de Bâle (1435) les droits de la Castille contre ceux de l'infant Henri. Il ne reste plus aux flottes portugaises qu'à rechercher d'autres îles comme bases d'incursions. C'est ainsi que l'infant Henri reçoit, en échange de sa renonciation aux îles Canaries, le monopole de la navigation au-delà du Cap Bojador (22 octobre 1443) et les droits de perception sur les marchandises en provenance des régions situées entre le Cap Cantin et le Cap Bojador.

Le 8 juillet 1449, un acte daté de Valladolid porte qu'il existe « une terre nouvellement découverte au-delà de la mer, par le travers des Canaries, « qui va depuis le Cap d'Aguer jusqu'à la terre et au Cap de Bojador, avec deux « rivières dans des limites dont l'une s'appelle la Mar Pequeña ». Par cet acte, Jean II roi de Castille fait don au Duc de Medina Sidonia des terres entourant Mar Pequeña « qui est l'embouchure d'une rivière de la côte africaine ».

(1) Compilation de l'étude de P. de Cenival et Fr. De la Chapelle-Hespéris t XXI - Paris 1935.

L'intensification des razzia sur le continent à partir des Canaries bat son plein et l'Espagne profite seule de celles-ci grâce à son installation dans les îles. Mais les incursions espagnoles ou « entradas » sont gênées dans leur développement par l'absence d'un point fortifié sur la côte qui puisse servir de base logistique aux razzia. C'est Diego de Guerrera, confirmé par Henri IV, roi de Castille dans sa seigneurie de toutes les îles de Canaries et de « la Mar Menor en las partes de Berneria », qui parviendra à prendre pied sur la côte. C'est entre 1466 et 1478, durée de la présence de Herrera à la tête du fief des Canaries, et probablement vers 1476, que fut construite la première fortification espagnole sur le continent, en face des îles.

D'après Viera y Clavijo (1772) Herrera bâtit un château « au port de « Guader ou de Santa Cruz de Mar Pequeña. Il s'y transporta avec des troupes et le matériel nécessaire. La Mar Pequeña est à la distance d'environ trente lieues (180 km) de Lanzarote. Le débarquement se fit à minuit à l'embouchure de la rivière que les indigènes appellent le Vado del Mediodía, laquelle forme une baie navigable jusqu'à trois lieues (18 km) à l'intérieur des terres ».

Mais il semble que dès sa construction, le château subit les assauts des populations riveraines. Nous le savons par le fait que Herrera a dû débarquer de nuit pour prendre pied, et par les relations sur les sièges successifs du château. A la fin de 1477 et au début de 1478 le château est assiégé par des tribus ayant à leur tête le « Chérif Aoidba Adia » (?). Il fallut aux occupants du château mander un renfort de cinq navires avec 600 hommes armés pour repousser le parti nomade fort, paraît-il de « 3.000 lances et de 10.000 maures « à pied » et faire lever le siège.

A la suite de cette victoire des Canariens, ce fut l'âge d'or des entradas. Chaque année des incursions nombreuses permettaient aux Espagnols de se procurer la main-d'œuvre servile dont ils avaient besoin pour la mise en valeur des îles Canaries. Les Espagnols visent même à remplacer la population guanche qui subsiste encore dans les îles par une population importée. En 1480, Pedro de Vera expulse 200 guanches vers la garnison de Guader ou de Santa Mar Pequeña où les uns moururent et d'autres furent captifs des maures.

Par le jeu successif des héritages, la propriété de Santa Cruz passe à Doña Ines Perez. On en est informé en 1482 par un testament dans lequel elle introduit une clause demandant que l'on « tirât de captivité les fils de ses vassaux faits esclaves pour son service dans le château de Guado ». Mais vers 1490 un accord intervient entre Doña Ines Perez et les souverains de Castille par lequel Santa Cruz de Mar Pequeña est assimilé du point de vue possessoire aux îles Canaries, celles-ci appartenant depuis 1477 à la couronne de Castille.

Ainsi, il faut faire remonter à 1490 l'entrée de Santa Cruz de Mar Pequeña dans le domaine de la couronne espagnole par voie de cession de la part des héritiers du conquérant.

En 1492 la carte dite de « Christophe Colomb » porte le lieu Mar Pequeña à égale distance de Noun et de Bojador et à peu de distance à l'est du Cap Salin (Juby). Déjà la carte dite vénitienne du British Museum, datée de 1489, montrait la Mar Pequeña comme une échancrure profonde de la côte entre Capo d'Alto et Noun.

Vers cette époque, les Portugais avaient entrepris une politique de relation amicale avec les habitants du continent et avaient entrepris d'installer des factoreries à Azemmour (1486), Safi (1481) et Massa (1497). Les effets de cette politique finirent par toucher les Espagnols qui décidèrent d'imiter leurs concurrents.

Devant le développement du commerce, les rois catholiques entreprennent de le réglementer et publient le 27 février 1498 une ordonnance interdisant à quiconque d'aller sans autorisation royale « aux terres d'Afrique dont la conquête nous appartient dans la région de Mar Pequeña et le long de la côte du côté de Massa pour faire le commerce de l'or, des esclaves et d'autres marchandises ».

La forteresse de Santa Cruz de Mar Pequeña est toujours la pièce maîtresse de la pénétration espagnole dans cette partie du Sahara. On en parle à plusieurs occasions encore. En 1500, Alonso Fajardo, Gouverneur de la Grande Canarie » reconstruit ou restaure (le texte n'est pas précis) les fortifications « de Santa Cruz ». Le 22 novembre 1501 la forteresse de Santa Cruz est remise à Antonio de Torres. Le 20 janvier 1502 est fondée à Séville une « Casa de Contratación » chargée de regrouper le commerce fait avec les Indes et celui « qui se fera dans les régions de la Mar Pequeña et du Cap d'Aguer »...

On trouve trace d'une lettre relative aux certificats de chargements qui doivent être livrés pour les marchandises envoyées à la tour de Santa Cruz, datée du 30 juin 1503.

S'agit-il toujours de la même construction ? On remarquera que l'on parle pour la dernière fois de château en 1490 selon les textes cités ci-dessus. Puis après la restauration ou la reconstruction en 1500 il s'agit de « fortifications », de « forteresse », puis de « tour ».

Après une dizaine d'années d'essai de la politique de relation amicale avec les habitants du continent, les Espagnols finissent par conclure que les tentatives d'extension du commerce ne donnent pas grand-chose. Que la concurrence des Portugais fût plus habile ou que les Canariens aient eu plus que leurs concurrents besoin d'une grande masse d'esclaves, il n'en reste pas moins que le roi d'Espagne déclare le 2 novembre 1505 qu'il autorise les Canariens et d'autres sujets à faire des expéditions contre les maures depuis le Rio de Oro jusqu'à la région de Massa, sous condition de payer au roi le quint de leurs prises.

Dans le partage de la côte d'Afrique entre l'Espagne et le Portugal, aux termes du traité de Sintra (18 septembre 1509) l'Espagne est reconnue pouvant commercer depuis Velez de la Gomera jusqu'à Caçaça, Melilla et Santa Cruz tandis que le Portugal peut installer des comptoirs de « Velez de la Gomera jusqu'aux Caps de Bojador et de Nam (mis pour Noun) » à l'exception de la tour de Santa Cruz de Mar Pequeña.

Les incursions canariennes sur la côte redoublent en nombre et en intensité au point qu'une régulation institutionnelle est réalisée pour autorisation de participation aux entradas et pour la perception des taxes. La fréquence de ces incursions était telle (jusqu'à 14 l'année 1519) que certains seigneurs manquant de troupes obtinrent la participation obligatoire des populations des îles.

Ceci créa un vif mécontentement chez les Espagnols et les guanches qui refusèrent de s'engager dans les entradas.

Les populations pourchassées sur le continent ripostèrent parfois puisqu'en 1517 « les maures s'emparent de la tour de Santa Cruz de Mar Pequeña le 1^{er} août ». Le 10 août la tour est reprise par Saavedra.

Le 5 septembre 1519 Charles Quint nomme deux « alcaïds » chargés spécialement de percevoir les taxes à Santa Cruz et, en 1522, ces deux alcaïds toujours en poste renoncent à leurs charges au profit de leurs fils.

Au début de l'année 1524, une violente attaque des nomades jette les occupants de la tour à la mer et « la forteresse est rasée ». Le 26 avril de la même année, Charles Quint ordonne de relever les ruines de la forteresse. Un marché est passé avec un entrepreneur mais il ne semble pas que celui-ci ait pu procéder aux travaux.

A partir de 1530 les populations locales se mirent à repousser avec succès la plupart des incursions canariennes. Le développement de la course et de piraterie barbaresque fit échec aux expéditions canariennes. Dès 1632 les autorités canariennes s'inquiètent de la venue probable « des maures et des turcs ». En 1533 une décision royale autorise les Canariens à porter les armes pour repousser d'éventuelles incursions maures. Les Marocains sont maîtres de Safi et d'Azemmour en 1541-1542 et les Canariens redoublent de précaution.

En 1545 sont mises au point des interdictions concernant les entradas : pour partir en expédition, il faut obtenir à cette époque une licence des autorités spirituelles (inquisition). A partir de 1560, les maures commencent d'attaquer les îles Canaries. En 1586 les îles sont pillées. Lanzarote est détruite en 1593 et Fuerteventura envahie en 1618.

Depuis cette date, il n'est plus fait mention de la tour ou du château de Santa Cruz de Mar Pequeña, comme tête de pont des incursions ou du commerce.

Différents historiens sont amenés à parler de Santa Cruz. Pedro Agustín del Castillo (1731-1737) parle de Mar Pequeña appelée également Guider.

Viera y Clavijo (1772) parle indifféremment de Guader et de Santa Cruz de Mar Pequeña, Mar Chica et Mar Menor.

Le 28 mai 1767, aux termes du traité hispano-marocain, l'Espagne revendique le droit de fonder un établissement au sud de la rivière Noun et de restaurer Santa Cruz de Mar Pequeña.

. C'est le départ du différend entre le Maroc et l'Espagne.

LES FORTERESSES-COMPTOIRS OU AGADIR-S
SUR LA CÔTE D'AFRIQUE

Pour établir des bases stratégiques aux fins d'incursion et pour drainer le commerce transsaharien, les puissances coloniales furent amenées à construire sur la côte des forteresses ravitaillées par voie de mer, qui se transformèrent peu à peu en factoreries.

On connaît au nord de l'Oued Dra les établissements hispano-portugais du XVI^e siècle.

Pour l'Espagne : Peñon de Velez, Alhucemas et Melilla ;

Pour le Portugal : Ceuta, Ksar Sghir, Tanger, Arzila, Azemmour, Mazagan, Safi, Mogador (1506), Santa Cruz de Cap Ghir (1505) (l'actuelle Agadir), Massa.

Au sud de l'Oued Dra les comptoirs sont moins bien connus :

- Uina ou Meano à Playa Tantanne qui n'a pas été retrouvé à ma connaissance ;
- Santa Cruz de Mar Pequeña (bâti en 1476) ;
- Fort Victoria au Cap Juby, (bâti, par Mackenzie en 1878) ;
- Embouchure de la seguiat el Hamra (?) ;
- Angra de Sintra (?) ;
- Villa Cisneros ou « Río de Oro », tour construite par l'infant vers 1442 ;
- Ile d'Arguin (dite localement Agadir) sur la côte mauritanienne, forteresse (bâtie en 1493).

Enfin, il faut signaler l'établissement portugais de Quadane établi au nord-est d'Atar en 1487 et que Modat a identifié (1922) comme étant les ruines de Farani-Agwedir.

De Mogador à l'Agwedir de Modat en passant par l'actuelle Agadir, Agoutir de Khnifis et Arguin de Mauritanie, voilà cinq lieux où ont été bâties des forteresses par les Espagnols ou les Portugais entre 1442 et 1506 et qui portent tous le même nom dérivé, plus ou moins dégradé, du mot Agadir.

V - LA CONTROVERSE DIPLOMATIQUE AUTOUR DE SANTA CRUZ DE MAR PEQUEÑA ENTRE LE MAROC ET L'ESPAGNE (1860-1934)

Si la plupart des ruines des forteresses bâties par les hispano-lusitaniens portent le nom local d'Agadir, les constructeurs ne firent pas preuve de beaucoup plus d'originalité puisque grand nombre sont dénommées « Santa Cruz » (Sainte Croix). Cette monotonie qui ne facilite pas les recherches historiques a nourri abondamment les différends diplomatiques entre l'Espagne et le Maroc depuis 1860.

Dès 1860 les Espagnols tentaient d'identifier Santa Cruz la Pequeña (c'est-à-dire Sainte Croix la Petite) à Santa Cruz de Cap de Guer (c'est-à-dire l'actuelle Agadir).

On lit en effet dans l'article 8 du traité hispano-marocain du 26 avril 1860 la clause suivante : « Sa Majesté Marocaine s'engage à concéder à perpétuité à Sa Majesté Catholique, sur la côte de l'Océan, près de Santa Cruz la Pequeña, le territoire suffisant pour la formation d'un établissement de pêcherie comme celui que l'Espagne y possédait autrefois... des commissaires de part et d'autre (seront nommés) pour désigner le terrain et les limites... (que le nouvel établissement devrait occuper) ».

La comparaison de ce texte avec celui du traité de 1767 est très intéressante.

Entre 1767 et 1860 le mot « Mar » dans « Santa Cruz de Mar Pequeña » a sauté, de sorte qu'il ne s'agit plus de « Sainte Croix de la Mer Petite » mais de « Sainte Croix La Petite ». En outre, l'établissement n'est plus situé comme en 1767 au « sud de la rivière Noun » mais « sur la côte de l'Océan » généralisation qui a son importance comme on va le voir par la suite. Enfin si les négociateurs de 1767 sont tombés d'accord sur la fondation d'un établissement commercial, les contractants de 1860 définissent plus nettement l'usage de cet établissement (pêcherie) et précisent que l'établissement doit comprendre un territoire « suffisant ».

Cette transformation de Santa Cruz, factorerie située au sud de la rivière Noun en un territoire établi plus au nord, est déjà nettement amorcée dans le traité de paix et d'amitié signé à Meknès le 1^{er} mars 1799.

28 mai 1767 : (Traité de paix et de commerce) Marrakech :

« Sa Majesté Impériale concède aux Espagnols et aux gens des
« Canaries le droit exclusif de pêche depuis Santa Cruz jusqu'au
« nord mais s'abstient de prendre une décision au sujet de la
« factorerie que le roi d'Espagne voulait fonder au sud de la
« rivière Noun » (article 18).

1^{er} mars 1799 : (Traité de paix et d'amitié) Meknès :

« Sa Majesté Marocaine concédait à nouveau aux habitants des
« Canaries et à tous sujets espagnols, le droit exclusif de pêche
« depuis le port de Santa Cruz de Barbarie jusqu'au nord ».
(article 35).

25 mars 1860 : (Préliminaires de paix) Oued Ras :

« L'Empereur du Maroc s'obligeait à concéder à perpétuité sur
« la côte de l'Océan, à Santa Cruz la Pequeña, le territoire
« suffisant pour la formation d'un établissement semblable à
« celui que l'Espagne y avait autrefois possédé ».

26 avril 1860 : (Traité de paix).

En ce qui concerne Santa Cruz il y a peu de modifications dans ce traité par rapport aux préliminaires de la paix sauf que le mot « pêcherie » est rajouté à « établissement ». Mais l'article 8 du traité précise que le terrain affecté à cet établissement devra être désigné et délimité par les représentants des deux parties contractantes.

Les autorités marocaines étaient évidemment peu disposées à voir ce territoire remis aux Espagnols. Elles font valoir le danger que risquerait de courir la colonie espagnole de la part des tribus plus ou moins bien contrôlées et le résultat qui en découlerait sur le plan diplomatique et militaire. Cette situation n'est pas pour déplaire à l'Espagne qui voit, par l'exercice du droit de riposte, le moyen de développer son implantation vers le sud.

Enfin, Sa Majesté Chérifienne envisage le risque d'accaparement du commerce transsaharien par le comptoir espagnol. Sur ce point l'opposition du Maghzen est nette en raison du tarissement de sources de revenus. Ayant dû réfléchir sur le principe du démembrement du pays en raison des pressions économiques exercées par l'Espagne, les autorités marocaines tentent d'en reculer l'application et proposent une compensation pécuniaire de trois millions de réaux (1862) à rajouter aux sommes dues, aux termes du traité de paix. Le Maroc devait en effet verser à l'Espagne une indemnité de guerre qui se montait à l'équivalent de soixante millions de francs-or avec les intérêts et les commissions. Pour faire face à cette créance « le Maroc avait essentiellement deux sources de revenus fiscaux : l'impôt agricole et la douane. La douane offrait « des revenus plus abondants et seuls contrôlables » (1). Le revenu annuel des douanes marocaines s'élevait alors à un peu plus de cinq millions de pesetas et le produit fiscal du commerce transsaharien prenait une place importante dans ces recettes.

L'Espagne refusa la compensation pécuniaire et exigea la cession de Santa Cruz. Le gouvernement marocain proposa alors une compensation territoriale équivalente à « l'établissement de pêcheurie », à Ras Kebdana (Cap de l'Eau) en face des îles Chaffarines occupées par l'Espagne en 1848. Madrid refuse cette compensation territoriale et insiste pour récupérer Santa Cruz.

A bout de moyens, le Maroc accepte de remplir les engagements du traité de 1860.

Il faut donc retrouver l'emplacement de Santa Cruz « la Pequeña » : une commission mixte est nommée. Elle embarque à Essaouira (Mogador) en 1877 en direction du sud et longe la côte à partir d'Agadir. L'expédition ne dépasse pas le Cap Akhfennir et en vue de celui-ci, « poussé par des vents contraires » le navire revient sur lui.

La commission rentre à Essaouira, sans avoir pu retrouver le château. Les Marocains disent que l'emplacement de la tour est plus au sud que le Cap Akhfennir, les Espagnols disent qu'il est plus au nord et que l'entêtement de leurs collègues marocains a empêché l'expédition de mieux explorer la côte entre Agadir et l'embouchure de l'Oued Noun. Ces tribulations font gagner encore un an au Maroc qui doit, sous la pression des Espagnols, désigner une deuxième commission plus compréhensive qui accepte d'explorer « sérieusement » le rivage d'Agadir à l'Oued Noun.

La nouvelle commission hispano-marocaine embarque en janvier 1878 sur le vaisseau Blaco de Garay à Essaouira. Pratiquement, les jeux sont faits, les Espagnols sont bien décidés à retrouver le château. Toutes les anses et les criques sont longuement visitées et le choix de la commission espagnole se fixe à Ifni où les traces d'un vieux château fort sont retrouvées. Cependant, la commission marocaine émet tous les doutes possibles sur la réalité historique de la chose et prend ses réserves. Les Espagnols passent outre, prennent des contacts avec les

(1) Germain Ayache : Aspects de la crise financière du Maroc après l'expédition espagnole de 1860 - Revue Historique, oct.-déc. 1958.

tribus voisines de Sidi Ifni. On sait qu'en 1659 les chefs du « royaume de Tazroualt » avaient pris contact avec les Espagnols à Tétouan pour leur proposer l'ouverture d'un port. C'est à la suite de nombreuses démarches de ce genre que les Espagnols avaient envisagé de remettre à jour l'affaire de Mar Pequeña du traité de 1767. Ils obtiennent l'adhésion d'un chef de tribu intéressé par l'installation d'une base de commerce et de pêche et un acte est dressé sur place, le 21 janvier 1878, pour constater que la rade choisie correspond exactement à l'ancienne possession espagnole.

La diplomatie marocaine ne capitule pas cependant, après le rapport de la commission marocaine, elle continue de soutenir la thèse selon laquelle Santa Cruz se trouve beaucoup plus au sud que Sidi Ifni plus au sud que l'extrême point atteint par la première expédition : Ras Akhfennir. Est-ce de sa part, connaissance réelle de l'endroit, souci de gagner du temps et de reculer la date de la cession ou désir de voir les Espagnols s'installer le plus au sud possible et dans une zone où ils auraient à disputer leur présence avec celle des Anglais à Fort Victoria ? Nous n'en savons rien.

Une troisième expédition est décidée et les Espagnols l'acceptent tant pour obliger la diplomatie marocaine que pour se garantir contre les découvertes malencontreuses qui pourraient être faites. En effet, une harka de Moulay Hassan est envoyée vers le Sous et l'Oued Noun et de nombreux travaux géographiques et historiques contradictoires sont faits sur la question.

La troisième expédition (1883) ne parvient pas à dépasser l'embouchure de l'Oued Dra.

Pendant ce temps, Donald Mackenzie (15-8-1883) visite la tour Agouitir de Khnifis et déjà Manrique Saavedra (7-10-1882) identifie la tour à Santa Cruz de Mar Pequeña.

Ces découvertes ne parvinrent-elles pas à la connaissance des diplomates ?

Pressé par le gouvernement espagnol, le Maroc est sommé de ratifier l'acte de cession de l'enclave d'Ifni. Si Mohammed Bargach, ministre marocain des Affaires Etrangères adresse au gouvernement espagnol une lettre en date du 20 octobre 1883 qui précise exactement l'état de fait auquel sont parvenues les parties :

« ...les délégués espagnols ont déclaré qu'Ifni est le lieu qui leur convient bien qu'il ne soit pas la véritable Santa Cruz, parce que la Santa Cruz véritable, sans aucune espèce de doute, c'est Guilder Erredchila (1) et qu'Ifni n'est d'aucune manière Santa Cruz... Comme il est certain nonobstant, que Sa Majesté le Sultan Moulay Hassan veut démontrer d'une manière catégorique ses désirs de maintenir et d'augmenter les bonnes et amicales relations avec Sa Majesté le Roi Don Alfonso, il ne soutient pas de discussion sur le véritable emplacement de Santa Cruz et consent que soit créé à Ifni l'établissement de pêcherie dont il est fait mention à l'article 8 du traité de paix de 1860... »

Ainsi prend fin, si l'on peut dire, la controverse diplomatique entre le Maroc et l'Espagne à propos de Santa Cruz de Mar Pequeña. Le Maroc a cédé sous la contrainte une parcelle de son territoire sans reconnaître cependant la réalité du droit historique de l'occupation de Sidi Ifni par l'Espagne.

(1) Ceci confirme que la diplomatie marocaine connaissait effectivement le nom local de Santa Cruz : Agadir er Rjlla, « l'agadir de la petite jambe », nous dirions la forteresse du petit bras (de mer). Il n'était donc pas erroné de porter dans le traité de 1860, version arabe « L'Empereur du Maroc cédera à la Reine d'Espagne à perpétuité un territoire sur la côte de l'Océan près de Santa Cruz (appelé en arabe Agadir).. (C'est moi qui souligne). L'ignorance du toponyme local ajoutait à la confusion

D'ailleurs, la cession ratifiée en octobre 1883, ne donna pas suite à une occupation de la part des Espagnols en raison de la situation troublée alentour. Les expéditions militaires de Moulay Hassan et le mouvement de Ma el Aïnin faisaient alors obstacles aux projets européens d'installation de comptoirs dans cette zone. En 1886 une colonne armée attaque la factorerie anglaise de Cap Juby. Mackenzie, fondateur de ce comptoir, cède la place à la North West African Trading Company qui ne tarde pas à subir l'attaque d'un groupe nomade (printemps 1888). Après de longues négociations, le gouvernement chérifien accepte d'indemniser le cabinet de Londres en rachetant Victoria Port pour la somme de 50.000 livres (1 250 000 francs-or) en 1895. Cette solution a pour résultat de raffermir l'autorité du gouvernement marocain sur la côte saharienne et jusqu'aux comptoirs espagnols de Rio de Oro. En effet le Maghzen est représenté à Tarfaya (Victoria Port Cap Juby) par un caïd représentant le sultan, un amine des douanes, un capitaine du port, un adoul et un astronome.

L'Espagne hésite à s'installer dans ces conditions surtout avec le développement de la prépondérance de Ma el Aïnin. La croissance du prestige de celui-ci et son opposition à l'égard des entreprises semi-commerciales étrangères rendent vaines les tractations que les Espagnols envisageaient de nouer avec les tribus de Sidi Ifni. Pratiquement entre 1883 et 1912 les Espagnols ne pouvaient espérer drainer à leur profit le commerce transsaharien, véritable motif de leur installation à Sidi Ifni, l'établissement de pêche n'en étant que le prétexte.

Pour s'installer à Ifni, l'Espagne devait attendre le résultat des négociations en cours entre les puissances de l'acte d'Algésiras et les accords à intervenir entre la France et le Maroc.

Le 3 octobre 1904 un accord franco-espagnol consacre entre les deux puissances l'équivalence Santa Cruz la Pequeña et Sidi Ifni et le 12 novembre 1912 la convention franco-espagnole de Madrid délimite le domaine d'Ifni d'une manière très impropre d'ailleurs, comme l'a montré V. Monteil (1).

Le 29 juin 1916, les Espagnols investissent la forteresse de Victoria Port devant Cap Juby et construisent un poste à terre en forme de tour qui sera le noyau de l'actuel poste militaire de Tarfaya.

Mais il fallut attendre le 7 avril 1934 alors que les troupes françaises occupaient l'Anti Atlas pour que le colonel Capaz, Gouverneur des Canaries débarque un peu au sud d'Ifni. Le 16 avril, l'armée espagnole reçoit des renforts qui lui permettent d'occuper toute l'enclave définie par le traité de 1912, dès le 25 avril.

A Madrid, quelques historiens dévoués aux causes diplomatiques émettent le vœu d'appeler Ifni, Santa Cruz de Mar Pequeña pour rattacher l'enclave à l'histoire ancienne des Canaries. La « Mar Pequeña », oubliée dans le traité de 1860 réapparaît à cette occasion. Il semble que la diplomatie espagnole a été plus prudente et le nom d'Ifni a finalement prévalu.

(1) Vincent Monteil-Notes sur Ifni et les Ait Ba Amran-Ed. Larose-Paris 1942 - pp. 7 et 8.

VI - L'IDENTIFICATION DU SITE DE MAR PEQUEÑA ET DES RUINES D'AGOUTIR DE KHNIFIS

Le problème de l'identification des ruines d'Agoutir de Khnifis est double. S'il semble aisé de reconnaître dans la lagune vive de Khnifis la Mar Pequeña de l'histoire canarienne, il est plus délicat d'identifier la tour aux ouvrages qui ont été construits dans cette lagune et dont nous n'avons que de très vagues descriptions.

La Mar Pequeña peut être reconnue aujourd'hui sur les cartes modernes à partir de quatre données principales : la situation, la position, la description du site et les noms de lieux ;

a) Situation

Dès 1449, l'acte de Valladolid indique que la rivière Mar Pequeña se trouve entre le Cap d'Águer et le Cap Bojador. Ces deux points sont aujourd'hui parfaitement identifiés comme étant le Cap Ghir et le Cap Bojador. Valentin Fernandez en 1507 restreint le champ d'incertitude en fixant Mar Pequeña entre Noun et Bojador. L'Oued Noun n'existe pas en tant que tel, mais nous savons que la région du Noun correspond sensiblement à la vallée de l'Oued Assaka limite sud de l'ancienne enclave d'Iñni.

L'imprécision et la dimension de l'échelle des cartes anciennes ne nous permettent pas de fixer exactement l'emplacement de Mar Pequeña, mais nous pouvons connaître sa situation par rapport à d'autres points connus. La carte dite Vénitienne (1489) situe Mar Pequeña entre Capo d'Alto et le Noun, celle dite de Christophe Colomb (1492) entre Cap Juby et Noun ce qui est synonyme. La carte dite de Ptolémée dans l'Atlas du Vicomte de Santarem (1513) place Mar Pequeña entre Juby et Noun également. Dans l'atlas d'Ortelius (1595) Pequeña est à l'est du Cap de Sabat (Juby).

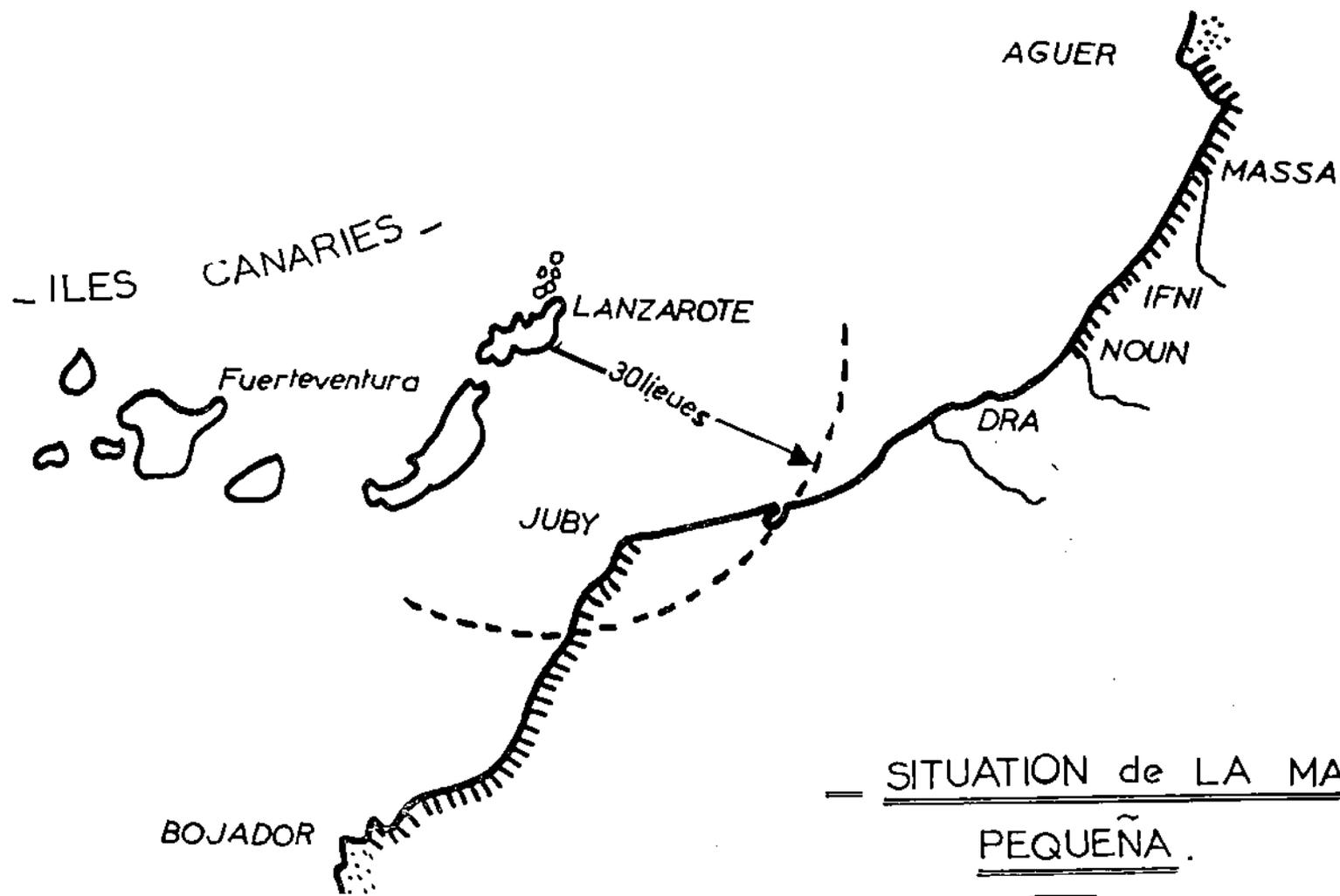
En conclusion, du point de vue de la situation comparative avec les sites connus, Mar Pequeña se trouve entre le Cap Juby et l'Oued Assaka.

b) La position de Mar Pequeña nous est donnée par Viera y Clavijo (1772) qui nous dit que le site est à 30 lieues (180 km) de Lanzarote. Deux sites importants sont à 180 km de Lanzarote : l'embouchure de la Seguiat El Hamra et la lagune de Khnifis. Mais l'embouchure de la Seguiat el Hamra est à l'ouest du Cap Juby et hors du tronçon de côte entre Cap Juby et l'Oued Noun.

Ainsi le site de Mar Pequeña doit se trouver autour de la lagune de Khnifis. (voir plan sur la situation de la Mar Pequeña).

c) La description du site permet de sortir de l'incertitude. Les lieux remarquables situés comme il a été défini plus haut sont en petit nombre : la lagune de Khnifis, le Cap d'Akhfenir, les embouchures des oueds Ouuar, Chebeika et Harcha (Blaya Tantanne).

La Mar Pequeña, dit l'acte de Valladolid (1449), est l'embouchure d'une rivière de la côte africaine. La carte vénitienne (1489) ne marque pas de rivière mais seulement une échancre profonde. En 1507 Valentin Fernandez parle de Mar Pequeña... « ...une grande rivière où la pêche est abondante ». La carte d'Ortelius (1595) marque une profonde embouchure de rivière. L'historien Viera y Clavijo écrit (1772) que la Mar Pequeña « est une baie navigable jusqu'à trois lieues (18 km) à l'intérieur des terres ». Des embouchures de rivières entre Khnifis et l'Oued Dra, seule la lagune de Khnifis correspond à la description de Mar Pequeña.



Portions de la cote exclues par :

⋮ L'Acte de Valladolid (1449)

⊥ Valentin Fernandes (1507)

Distance de Lanzarote

→ par Viera y clavigo (1772)

Mar Pequeña est bien le « bras de mer » visité par Gatell, la « lagune » de Saavedra et de Mackenzie, la « baie » de Jaudènes et la « crique » de Lahure.

d) *La toponymie* ajoute un surcroît de certitude. Mar Pequeña ou petite mer ne peut être un fleuve, une rivière, mais évidemment une lagune, comme Mar Chica ou la lagune de Nador. D'ailleurs, Viera y Clavijo (1772) qui semble avoir été le dernier à avoir à la fois des documents incontestables sur l'histoire de Santa Cruz de Mar Pequeña et une connaissance suffisante des lieux pour pouvoir les décrire, emploie indifféremment les termes de Mar Chica, Mar Menor et Mar Pequeña.

Mar Pequeña est donc bien la lagune de Khnifis dont l'embouchure est située par 12° 13' 33" de longitude et 28° 2' 28" de latitude et qui est signalée sur les cartes espagnoles sous le nom de Puerto Cansado (Port Tranquille ?). On remarquera que dans la région du bane d'Arguin de Rio de Oro (autre Agadir construit par les portugais en 1493) une baie Cansado existe. Y a-t-il eu amalgame ou convergence de la part des autorités espagnoles qui ont rebaptisé la Mar Pequeña ?

Identification de la tour

L'identification des vestiges de la tour actuellement visibles dans la lagune de Khnifis ou la Mar Pequeña pose des problèmes plus difficiles.

Il nous faut comparer en effet des constructions faites il y a plus de 450 années avec des ruines décrites entre 1881 et 1888 d'une part et avec les vestiges que j'ai décrits au début de cette note, visités en 1961 d'autre part.

a) *Les constructions*

En 1476 construction d'un château assez important pour contenir une petite garnison et soutenir des sièges sérieux.

Vers 1490 destruction du château, nous ignorons dans quel état les nomades ont laissé la bâtisse.

1500 reconstruction des fortifications ou restauration, on ne sait...

1524 les nomades *rasent* la forteresse.

1524-1591 tentatives pour restaurer la forteresse, on ignore si ces intentions ont été suivies d'effets.

1764 l'écosais Jorge Glas tente de créer une factorerie sur les ruines d'une vieille forteresse formant un rectangle de 108 pieds sur 75 pieds (Viera y Clavijo 1772).

b) *Les vestiges*

J'ai conclu plus haut dans le paragraphe relatif à la description ancienne du site de Khnifis en proposant l'hypothèse de l'existence de trois vestiges :

- muraille dans les rochers qui bordent la crique ;
- une enceinte de 900 pieds ;
- un vieux fort carré, la tour que j'ai décrite.

On doit reconnaître que la faiblesse de mes informations ne permette pas d'identifier exactement la tour à telle ou telle construction. Seules une exploration systématique de la lagune et des fouilles méthodiques qui permettraient de faire des recoupements avec les styles architecturaux nous feront avancer sur ce point.

c) *Du point de vue de la toponymie*

La fixité du mot qui a servi à désigner le château, la tour, disons les constructions fortifiées de Mar Pequeña, est remarquable :

1490 Guado - (testament de Doña Perceza) ;

1734 Guider (Pedro Agustín) ;

1772 Guader (Viera y Clavijo) ;

1883 Guilder (Bargache) ;

1962 Agouitir (parler actuel).

Lointain parent de Saavedra qui, en 1517, avait reconquis la forteresse tombée aux mains des nomades, María Manrique, le 7 octobre 1882, déclare, en voyant les ruines d'une enceinte carrée de 900 pieds dans la lagune de Khnifis, qu'il s'agit de Santa Cruz de Mar Pequeña alors que la commission hispano-marocaine en recherchait justement les vestiges.

La diplomatie marocaine, par la lettre du 20 octobre 1883 signée de Si Mohammed Bargach, affirme nettement l'identité de Santa Cruz de Mar Pequeña avec Guilder Errechila, situé plus au sud que la limite atteinte par la première expédition de la commission hispano-marocaine (Ras Afkennir) sans pouvoir cependant en fixer exactement l'endroit.

P. De Cenival et Fr. de la Chapelle en 1935 déclarent que les ruines visitées par le colonel Lahure sont celles du château de Santa Cruz de Mar Pequeña.

Pour ma part, si j'admets parfaitement la thèse de P. De Cenival identifiant Mar Pequeña à Puerto Cansado, autrement dit à la lagune de Khnifis, je serais plus réservé en ce qui concerne les ruines de la tour. Le château qu'Herrera bâtit vers 1476 a-t-il disparu, est-il ailleurs, sous la tour ou autour d'elle ? Seules des fouilles sérieuses permettraient de venir à bout de cette énigme.

Mai 1962

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Armas (Rumue de)* España en el Africa Atlantica - Madrid 1957.
- Asencio j.* Note présentée au VII^e Congrès de l'IHEM au nom de la délégation du gouvernement espagnol-in Hesperis t XI Paris 1930 - p. 28.
- De Cenival P.* Les Espagnols sur la côte d'Afrique au XV^e et XVI^e siècle.
- De Cenival P. et de la Chapelle* Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique ; Santa Cruz de Mar Pequeña et Ifni, in Hesperis t XXI - Paris 1935 - pp. 19 à 54.
- De la Chapelle Fr.* Esquisse d'une Lhistoire du Sahara- Occidental in Hesperis t XI - 1930 - pp. 35 à 95 - p. 94.
- Fernández Valentin* Description de la côte occidentale d'Afrique, de Ceuta au Sénégal 1506-1507.
Traduction Th. Monod et P. de Cenival - Paris 1938.
- Fernández Cesareo Duro* Exploracion de una parte de la costa noroeste de Africa en busca de Santa Cruz de Mar Pequeña in bull. Sté. Géogr. Madrid t IV - pp. 157 à 817 - 1878.
— Nuevas observaciones acerca de la situacion de Santa Cruz de Mar Pequeña - ibid t VI pp. 193 1879.
— Reconocimiento de Puerto Cansado ibid t XIII p. 346... 1882.
— El puerto de Ifni en Berberia ibid t XIV pp. 199... 1883.
- Figueras Tomas Garcia* Santa Cruz de Mar Pequeña, Ifni, Sahara 356 pages, Madrid 1941.
- Galiano D. Pelayo* — Memorias sobre Santa Cruz de Mar Pequeña y mas consideraciones sobre Santa Cruz de Mar Pequeña in Revista General de Marina t III et IV 1878-1879
— Santa Cruz de Mar Pequeña, Pesquerias y comercio en la costa noroeste de Africa. Madrid 1900.
- Gatell* L'Oued Noun et le Tekna, à la côte occidentale du Maroc. Bull. Sté. Géogr. Paris - Octobre 1869.
- Lahure* Lettres d'Afrique.
Maroc et Sahara Occidental - Bruxelles 1905.
- Michaux-Bellaire* Santa Cruz de Mar Pequeña.
- Monteil Vincent* Notes sur Ifni et les Aït Ba Amrane 32 pages - Paris 1948.
- Ricard R.* Recherches sur les relations des îles Canaries et de la Berberie au XVI^e siècle. Paris 1935.